



Propriety of the Erich Fromm Document Center. For personal use only. Citation or publication of material prohibited without express written permission of the copyright holder.

Eigentum des Erich Fromm Dokumentationszentrums. Nutzung nur für persönliche Zwecke. Veröffentlichungen – auch von Teilen – bedürfen der schriftlichen Erlaubnis des Rechteinhabers.

Une société radicalement nouvelle sera une société dans laquelle les hommes seront ouverts les uns aux autres et les diverses collectivités ouvertes les unes aux autres. Ce sera une société où l'homme sera venu à bout de la compétition, de la violence contre les autres hommes, contre lui-même et contre la nature ; en un mot, ce sera une société où règnera une nouvelle forme d'amour.

Après les millions de morts des deux dernières guerres mondiales, après toutes les cruautés, tout le sadisme, tout le mépris de l'homme qui se manifestent journellement dans le monde, il paraît irresponsable de parler de *révolution* sans avoir résolu le problème de l'injustice, du conflit, de la cruauté, de la violence. Vouloir fonder une société d'hommes nouveaux sans connaître l'homme et sans se connaître soi-même, particulièrement sans savoir pourquoi l'homme devient si facilement un ennemi impitoyable pour son semblable, c'est aller au-devant de l'échec qu'ont couru jusqu'à présent toutes les révolutions du passé. C'est pourtant vers cet échec (qui serait à son tour accompagné de millions de victimes) que courent tous ceux qui veulent se contenter de changer les structures sociales, sans connaître et sans changer ceux qui les ont créés, c'est-à-dire les hommes.

Dans un ouvrage monumental, le psychologue et sociologue Erich Fromm a tenté d'étudier sous tous ses aspects le problème de la destructivité humaine. On y trouvera également l'analyse du caractère de quelques grands « destructeurs » de sinistre mémoire : Hitler, Himmler, Staline, von Salomon. Cet ouvrage est d'autant plus important qu'il paraît au moment où certains savants (éthologues ou psychologues) répandent la thèse désespérante que l'agression est un instinct, une pulsion innée, biologique, phylogénétiquement programmée — donc que l'agressivité, la violence et la guerre sont inscrites dans la nature humaine et qu'elles sont une fatalité pour l'espèce. Nous voulons parler particulièrement des ouvrages de Konrad Lorenz, de D. Morris, de R. Adrey, de J. Eibl-Eibesfeldt (2).

Ces travaux semblent confirmer les théories de Freud. Dans les dernières années de sa vie, le psychologue viennois émit l'hypothèse d'un *instinct de mort*, opposé à l'*instinct de vie*. Tous les êtres vivants, y compris les hommes seraient, selon Freud, soumis à l'instinct de mort, c'est-à-dire à une pulsion qui leur ferait désirer le retour à l'état inorganique. Cette pulsion entraînerait l'homme soit à se détruire lui-même, soit à détruire les autres : l'agression serait donc profondément inscrite dans la nature humaine et la civilisation en serait toujours menacée.

Toutes ces théories servent remarquablement les forces conservatrices. En effet, si la violence jaillit de notre nature animale, les divisions entre les hommes, la compétition, les tortures, les guerres se trouvent justifiées par la science. Pourquoi chercherait-on alors à changer le système social et à se transformer soi-même ? Réprimer son agressivité deviendrait même malsain, et, si l'on en croit Lorenz, « il n'y aurait pas d'amour sans agression ». De plus, étudier sérieusement les causes réelles de la destructivité, montrer qu'elle n'est pas une fatalité qui pèse sur l'espèce et qu'un nouveau modèle de société fraternelle est possible, c'est mettre en cause tout notre système social, c'est violer les tabous qui se cachent derrière certains mots comme *défense du territoire, honneur national, patriotisme, etc.* Tous ceux qui ont intérêt à élever des barrières entre les hommes et entre les collectivités, tous ceux qui veulent conserver les blocs rivaux, les frontières nationales, de classes, de races, de sexes, d'idéologies, etc., trouvent dans ces travaux pseudo-scientifiques une justification à leurs propres désirs de maintenir la société telle qu'elle est et de ne pas se transformer eux-mêmes.

Pour les « instinctivistes », l'homme aurait donc un comportement agressif *biologiquement* déterminé ; pour une autre école de psychologie qui fait fureur aux Etats-Unis, l'école néo-behavioriste de B.F. Skinner, l'homme aurait un comportement *socialement* déterminé, complètement appris. Le but de la psychologie de Skinner est de rendre l'homme plus humain, mais en renforçant, par un système de récompenses et de punitions (surtout de récompenses) les comportements corrects. Bien sûr, il faudra des ingénieurs spécialisés chargés de faire le « design » d'une société meilleure, de « planifier » la société et l'homme futur. Ce serait le « socialisme scientifique » opposé au « socialisme utopique ». Pour les psychologues du comportement, l'homme n'a pas besoin d'être autonome et solidaire, il n'a pas besoin de jouer un rôle actif, responsable, ni de créer ; c'est un être fondamentalement égoïste et dont il faut satisfaire l'égoïsme, mais en s'arrangeant pour que cet égoïsme ne soit pas dangereux. Pour cela, on utilisera un système de récompenses approprié qui le rendra meilleur et mieux adapté. Bien sûr, Skinner ne nous dit pas exactement à *quoi* les gens seront conditionnés ni *qui* les conditionnera. On voit tout de suite quel usage pourrait faire des théories instinctivistes et behavioristes un aéroplane d'ingénieurs des âmes tout dévoués à un régime dictatorial.

# L'HOMME EST-IL UN

Présentation de l'ouvrage  
d'Erich Fromm : **L'anatomie de**

par **Matl**

A la suite d'autres savants comme Alexander Alland (3), Erich Fromm propose une troisième voie. Le comportement destructif n'est pas plus inné que le comportement coopératif ; selon A. Alland, « la nature humaine est largement ouverte et c'est cette ouverture qui donne à l'espèce son grand avantage dans le monde biologique ».

Autrement dit, l'homme n'est pas un animal comme un autre. L'erreur de Lorenz, pense Fromm, c'est d'avoir appliqué à un être complexe comme l'homme des observations qui ne concernent que le monde animal : si « l'homme est le seul primate qui tue et torture les membres de sa propre espèce, sans raison, soit biologique, soit économique, et qui éprouve du plaisir à le faire, c'est parce qu'il a un problème existentiel à résoudre, problème qui lui est spécifique et que ne connaissent pas les autres animaux ». Certes, comme tous les animaux, l'homme est capable d'agressivité biologiquement programmée, quand il s'agit de sa survie et de celle de l'espèce. Mais cette forme *bénigne* d'agressivité est relativement peu destructrice. Par contre, il existe une forme *maligne* d'agressivité spécifiquement humaine, non biologiquement programmée, et qui peut conduire l'homme à tuer et à torturer pour le plaisir, sans raison de défense ou de survie. D'ailleurs, les groupes humains, selon leur culture, diffèrent beaucoup quant au degré d'agressivité. Les peuples préhistoriques, qui pratiquaient le ramassage, la cueillette, la chasse, l'agriculture, étaient relativement peu agressifs, pas plus que ne le sont certaines populations dites « primitives » contemporaines comme les Zunis, les Arapeshs, les Mbutus, les Polar Eskimos. Par exemple, les Zunis constituent une société aux mœurs très douces. La religion est fondée sur l'amour de la vie ; les Zunis ne connaissent pas la guerre, le meurtre y est exceptionnel ; les gens coopèrent et la sexualité se vit sans idée de péché. Les individus considérés comme normaux sont ceux qui ont « un abord agréable, une disposition accommodante et un cœur généreux » ; par contre les individus compétitifs et agressifs sont considérés comme aberrants. Malheureusement, avec le développement de la civilisation technicienne et des sociétés patriarcales, le degré d'agressivité n'a fait que croître.

Si l'homme est capable d'agressivité « maligne » (plaisir de faire du mal, de tuer, de torturer), c'est parce que son comportement est le jouet d'une interaction défectueuse entre les conditions sociales et ses propres *besoins existentiels*. Fromm ne nie pas, bien au contraire, l'importance considérable de la culture sur le comportement humain. Mais l'homme n'est pas uniquement une page blanche sur laquelle la culture écrirait librement son texte, comme voudrait nous le faire croire l'anthropologie culturelle ; il est doté d'une nature qui lui est propre, et qui rend son comportement entièrement différent de celui de l'animal. On peut résumer ainsi ce qui caractérise ce qu'il faut bien appeler « la nature humaine » :

— La vie humaine est un *processus* ; l'évolution de l'individu commence à la naissance et devrait, dans des conditions normales, durer jusqu'à la mort. Tout homme cherche à réaliser sa nature profonde, à devenir un être pleinement humain — libre et social. Mais jusqu'à présent, l'homme n'a pas encore créé la forme de société qui lui permettrait de réaliser ses aspirations profondes ; peut-être n'y parviendra-t-il jamais...

— L'homme est un animal dont le comportement n'est plus entièrement guidé par l'instinct ; pour la plupart de ses actions, il doit découvrir lui-même sa propre voie ; il est donc condamné à une vie de recherche, donc d'instabilité et d'incertitude.

Grâce au développement de son cerveau, et particulièrement du neo-cortex, l'homme est doté d'imagination, de raison, d'intelligence. Malheureusement, son cerveau supérieur est influencé par son cerveau instinctuel, siège des désirs et des passions, et qu'il contrôle mal. Si bien que malgré ses possibilités de rationalité, l'homme se conduit souvent d'une façon irrationnelle.

— Mais surtout, ce qui caractérise l'homme, c'est la *conscience de soi*. C'est le seul animal qui connaît les objets, qui se sent *séparé* du monde et « qui sait qu'il sait ». Ainsi l'émergence de la conscience de soi (et particulièrement la conscience qu'a l'homme de sa condition mortelle), de l'imagination et de la raison ont rompu l'harmonie naturelle, la vie sans problème existentiel qui caractérise la vie animale, guidée par les instincts. L'homme fait partie, comme l'animal, de la nature, mais il la transcende ; pour lui l'existence est un problème à résoudre de tous les instants ; ce qui le maintient dans un état constant de déséquilibre. Il n'est jamais libre de la dichotomie biologique et existentielle entre les instincts et la connaissance de soi. S'éprouvant comme *séparé* du monde, il se sent *libre* mais *seul*. Et cette liberté l'oblige à faire un choix créateur qui lui fait peur ; il a donc besoin de se sentir *uni* aux autres hommes. Ce conflit de base entre *séparation* et *union*, entre autonomie et sociabilité, est commun à tous les hommes. Pour rester en bonne santé mentale, chacun doit le résoudre ; mais chacun le résout de façon différente, selon son caractère et selon sa culture. L'homme peut le résoudre :

— soit par l'amitié, la tendresse, l'amour, l'action pour davantage de justice, la recherche de la vérité et de l'indépendance ;

— soit par la dépendance, la haine, le sadisme, le



Photo de la page 36 et 37 du



# ANIMAL AGRESSIF ?

## la destructivité humaine (1)

Mathilde Niel

masochisme, la destructivité, le narcissisme (amour idolâtre de soi, égocentrisme).

Il ne faut pas oublier qu'un des premiers sentiments de l'homme fut celui de l'anxiété existentielle : le sinanthrope de Pékin avait déjà inventé une religion et un rituel.

— Tout homme a besoin de se reconnaître dans son univers naturel et social. Il a besoin d'une *carte* — d'un cadre d'orientation (la sorcellerie, la magie, la croyance en un dieu ont rempli ce rôle). Qu'importe que la carte soit fautive, qu'elle aliène l'individu, elle remplit néanmoins sa fonction psychologique de reliance à l'univers, de compréhension de l'univers. C'est pourquoi les religions et les idéologies les plus follement irrationnelles et fanatiques sont si attirantes.

En plus d'une carte, l'homme a besoin de donner un sens à sa vie, d'avoir des *buts de vie* ; mais il peut tout aussi bien se dévouer à une idole, rechercher le pouvoir, amasser de l'argent que se dévouer à un idéal humanitaire. L'homme peut trouver le sentiment d'unité, réduire la fracture existentielle, se relier aux autres hommes, les aimer, en étant créatif et indépendant ; mais il peut tout aussi bien chercher à fuir l'angoisse de la séparation en se *fusionnant* à quelque chose ou à quelqu'un, donc en perdant son autonomie, que ce soit par la passion amoureuse ou religieuse ou idéologique, que ce soit en exerçant une puissance absolue sur l'autre (sadisme), que ce soit en se soumettant totalement à l'autre (masochisme), enfin que ce soit en se faisant lui-même le centre du monde (narcissisme).

L'homme peut fuir sa séparation, chercher à s'oublier lui-même, retrouver l'unité dans les transe, les extases, les orgies sexuelles, les rituels, la drogue,

la passion consumante, la destruction ; il peut chercher la renommée, s'identifier à son rôle social, devenir une chose ; c'est la voie régressive, la voie de l'aliénation, où il ne s'affirme pas comme individu autonome, où il se perd lui-même. Mais il peut choisir la voie progressive, devenir pleinement humain, sans chercher à se fusionner comme l'était l'enfant dans le sein maternel. C'est la *voie la plus difficile*, rarement réalisée jusqu'à ce jour.

Notre société qui n'a pas su développer la voie progressive, qui n'a pas su développer chez les individus ni les potentialités d'autonomie et de coopération ni la créativité individuelle et sociale, développe les potentialités régressives ; elle secrète l'ennui, le dégoût de vivre, la dépression, l'agressivité, la destructivité. Cependant l'homme a en lui les possibilités de devenir un être autonome, créateur et social, mais à condition que les conditions extérieures favorisent ses possibilités. L'agressivité, la destructivité ne sont pas innées ; elles sont une des possibilités que la nature a données à l'homme pour résoudre son problème existentiel : *la destructivité n'est que l'alternative à la créativité* ; qu'une société favorise les potentialités d'autonomie et de créativité tout en rendant possibles des liens affectifs d'égalité, l'homme perdra ses pulsions destructrices qui ne sont autres que des pulsions créatrices retournées ; l'amour de la vie l'emportera sur l'amour de la mort.

L'agressivité maligne — spécifiquement humaine — peut prendre différentes formes :

— la *vengeance*, qui proviendrait d'un sens profondément enraciné d'une *égalité existentielle* : tous les hommes sont nés d'une mère ; ils ont tous été des enfants démunis, ils meurent tous. Mais celui qui se venge recherche la toute-puissance ; il désire jouer le rôle d'un dieu omnipotent ;

— la *destructivité extatique*, pour surmonter son sentiment de faiblesse, de séparation, l'homme peut rechercher des états de transe, d'extase, d'orgie sexuelle, des relations sado-masochistes, et même des états de haine absolue, de destructivité totale.

De tels exemples se rencontrent chez les Bali, où au cours de danses rituelles, les participants manient une sorte de dague — le *kris* — avec laquelle ils se poignent eux-mêmes, et parfois l'un l'autre, au moment culminant de la transe. On connaît des exemples d'hommes absolument destructeurs (Kern et von Salomon meurtriers de Rothenau en 1922.

— le *sadisme* : c'est le trait de caractère de celui qui veut avoir un contrôle absolu sur ceux qu'il domine ; ses victimes peuvent être un animal, un enfant, un homme ou une femme, des malades, des infirmes, des subordonnés, etc.

Le sadique est un être soumis et peureux qui compense son sentiment d'impuissance en désir de toute-puissance.

La civilisation technicienne a renforcé les tendances sadiques. Le caractère marchand de notre civilisation et le développement des techniques ont déshumanisé les relations entre les hommes ; désormais on peut tuer des milliers de personnes en appuyant sur un bouton ; la sexualité elle-même devient une technique de plaisir et le corps une « love machine » ; n'oublions pas que la destruction des juifs par les nazis fut organisée comme une production de masse avec récupération des matériaux et recyclage. L'« homme cybernétique » est une sorte de schizophrène enfermé dans un univers de choses, un être cérébral coupé de la réalité affective, un homme qui n'expérimente pas

les êtres et les choses affectivement, *par le cœur*, mais en terme d'efficacité et de rendement. Cet homme peut paraître bien adapté et satisfait parce qu'il partage sa folie avec des millions d'autres. Paradoxalement, de nos jours, c'est la personne saine — celle qui refuse de devenir une machine parmi d'autres machines — qui peut se sentir étrangère au monde, isolée, au point de devenir psychotique.

Mais, dira-t-on, il n'y a donc plus d'espoir ? Fromm ne se montre pas aussi pessimiste. Certes, la situation est grave ; mais on voit naître une réaction, une révolte, comme si les forces de vie se réveillaient dans l'homme et comme s'il refusait de se laisser aller aux forces de mort. C'est ainsi qu'on voit les jeunes protester contre les méfaits de la civilisation industrielle, contre la pollution, contre l'autoritarisme, contre les barrières hiérarchiques et les diverses ségrégations, contre la guerre. Les besoins de « qualité de vie » se font plus pressants. Certains préfèrent un travail intéressant dans la pauvreté à des satisfactions d'argent et de prestige. L'amour de la vie a été profondément réprimé en chacun de nous, mais ce qui a été réprimé continue à exister, n'est pas mort et peut revivre.

L'homme préhistorique vivant en bandes comme chasseur et ramasseur était relativement peu destructeur et savait se montrer partageur et coopérant. C'est avec le développement de la production et la division du travail, avec l'accumulation d'un large surplus et la construction d'Etats, fondés sur un système de hiérarchie et d'élites que la destructivité s'est mise à croître. Le développement de la volonté de puissance et des diverses ségrégations a accru démesurément la cruauté.

On peut penser que la société actuelle étant en crise, l'homme parviendra à construire une nouvelle forme de société dans laquelle personne ne se sentira menacé, ni l'enfant par les parents, ni l'inférieur par le supérieur, ni une classe par une autre, ni une nation par une superpuissance. Mais il faut bien reconnaître que, pour des raisons économiques et culturelles, ces espoirs ne se réaliseront pas sans difficulté.

Cependant, il est possible de construire un monde nouveau, puisque la forme *maligne* d'agression (le sadisme, la *nécrophilie* ou amour de la mort) n'est pas innée. Mais le nouvel humanisme doit être radicaliste ; des changements profonds sont nécessaires aussi bien dans les structures politiques et économiques que dans nos valeurs, dans notre conception de nos buts de vie et dans notre comportement personnel. Grâce à une meilleure connaissance de l'homme, grâce à une sorte de foi en l'homme et en la vie, le changement personnel est possible, même dans notre société malade. Il ne s'agit pas d'attendre passivement le miracle d'une révolution violente comme le désirent certains pseudo-révolutionnaires (comme Marcuse). Il faut commencer dès maintenant à nous changer nous-mêmes et à changer la société.

Quant aux moyens pratiques pour accélérer le changement et le rendre irréversible, Erich Fromm les avait abordés dans son ouvrage *Espoir et Révolution*. La connaissance de soi et les relations humaines peuvent être améliorées et même transformées grâce à l'apport de la psychologie sociale et de la dynamique des groupes. Il faut multiplier les petits groupes dans lesquels l'individu apprend à se défaire de ses anciennes structures mentales et relationnelles et où il peut se mettre à vivre l'autonomie et la coopération égalitaire.

L'homme doit, en effet, se libérer des anciennes structures aliénantes, et recréer les nouvelles structures qui le rendront pleinement humain. Il ne pourra pas se passer d'une éducation nouvelle. Sans cette forme neuve d'éducation, sans la multiplication de petits groupes de formation et de travail où l'on apprend à vivre autrement, la pratique de l'autogestion et la société libertaire en resteront au stade de l'utopie.

La lecture de l'ouvrage monumental d'Erich Fromm sur la destructivité humaine nous permet de mesurer nos faiblesses et le chemin que nous avons à parcourir pour réaliser notre idéal. Mais il nous montre que nous avons en nous les possibilités de le mettre en pratique. Il nous encourage à agir dès maintenant et à réaliser partout où nous le pouvons l'homme futur.

Mathilde NIEL.



livre « La civilisation des loisirs ».